



Prisonniers marocains du Polisario, camp de réfugiés sahraouis, 1990.



Une femme sahraouie, Sahara occidental, 1991.



«La liberté ou la mort», combattants sahraouis dans la région d'Houza, 1990.



Magai, combattant sahraoui, dans la région d'Aghouinit, avril 1992. Hugues de Wurstenberger

Reconnu comme un des grands noms de la photographie, Hugues de Wurstenberger expose à Genève ses clichés du Sahara occidental

L'ENGAGEMENT AU CARRÉ

« THIERRY RABOUD

Portrait » Un désert de sable et de ciel qui se déploie en noir et blanc. Sur cette frise de 50 mètres de long qui fait le cœur de l'exposition genevoise *Libertés prisonnières*, les clichés de trois photographes dialoguent avec le récit de 40 ans d'occupation marocaine au Sahara occidental. Un accrochage où l'on reconnaît le travail d'Hughes de Wurstenberger, connu pour son art documentaire qui va à l'essentiel en faisant mine de regarder ailleurs. H2W pour les intimes – son nom est presque devenu une marque, à l'image de ses clichés, invariablement carrés.

Lui est pourtant du genre à arrondir les angles lorsqu'on le rencontre durant le vernissage au Théâtre Saint-Gervais. Bonhomie enjouée, tutoiement naturel, bagoût de celui qui semble avoir traversé le monde sans être jamais parti très loin. On serait cependant bien en peine de le résumer à ses racines, plongées en de multiples terreaux: né à Berne, c'est en Algérie qu'il passe ses premières années avant de grandir à Fribourg, sur les bancs du Collège Saint-Michel puis, fugacement, de l'université. «Mais je me suis vite aperçu que la cristallographie en suisse allemand, ça n'était pas pour moi!» Tant qu'à s'intéresser aux cailloux, il préférera mettre en évidence ceux qui y vivent et s'y accrochent, les enserrant dans les carrés magiques que lui fait découvrir son oncle photographe. «Il ne travaillait qu'en format 6x6. C'était un grand technicien, spécialisé dans l'image

«**Libé, c'était la possibilité de photographier autrement**» Hugues de Wurstenberger

documentaire. J'étais fasciné par ses appareils, et il m'en avait donné un, splendide, que j'ai pété en le démontant... Ce qu'on peut être con à cet âge-là!»

Un âge où il choisit, comme pour dépasser cette frustration initiale, de se consacrer à la photographie à l'Ecole supérieure des arts de Bruxelles, sur les conseils de son ami Maurice Demierre. «Il a joué un rôle important dans ce choix. Je pensais ensuite aller le retrouver au Nicaragua, pour voir ce qu'il faisait là bas au service des paysans, mais je n'en ai pas eu le temps.» Le coopérant gruérien étant trop tôt disparu, assassiné à 29 ans par des miliciens contre-révolutionnaires.

Lui trouvera ses propres combats, même si c'est aux côtés de soldats d'apparat qu'il réalise son premier grand reportage. Durant neuf mois, le jeune photographe séjourne au Vatican de Paul VI



Hugues de Wurstenberger, ou l'art subtil du regard de côté. Isabelle Meister

LE SAHARA OCCIDENTAL, HISTOIRE D'UN CONFLIT INTERMINABLE

Organisée par Christiane Perregaux et Isabelle Maurer, l'exposition *Libertés prisonnières* s'inscrit dans le cadre du festival genevois Ici c'est Ailleurs, à l'enseigne du thème «création et migration». Cet ailleurs, c'est le Sahara occidental, une ancienne colonie située face à l'Atlantique, que le Maroc n'a cessé d'occuper depuis le retrait de l'Espagne en 1976. Outre les clichés de

Marc-Albert Braillard, Maurice Cuquel et Hugues de Wurstenberger, l'exposition a le mérite de retracer et de documenter précisément l'histoire de ce conflit interminable, que ce dernier connaît pour avoir effectué sur place nombre de voyages. A plusieurs reprises, il s'aventure aux côtés de Didier Schmutz par delà le «mur de sable» défendu par le Maroc. Les images qu'il

en rapporte ont valeur de témoignage mais aussi d'hommage à la résilience du peuple sahraoui. «Nous avons constaté que la presse ne traitait plus cette question, qui n'est jamais d'actualité. Mon travail permet d'en parler, mais en entrant par les pages culturales des quotidiens.» TR > *Libertés prisonnières*, jusqu'au 17 décembre, Théâtre Saint-Gervais, Genève.

puis de Jean-Paul II pour documenter la vie de la Garde suisse. Il présente cette série, cocasse et méticuleuse, à la fin de ses trois ans d'études bruxelloises. Une carte de visite qui marque les esprits. Charles-Henri Favrod choisit ces clichés pour la première exposition de son Musée de l'Élysée, tandis que Christian Caujolle l'accueille au sein du quotidien *Libération* dont il était alors chef de la photographie.

«Ces années *Libé* m'ont énormément apporté. On avait la possibilité de partir sur un sujet et de le photographier vraiment autrement.» En format carré et en noir et blanc évidemment, mais aussi en tournant le dos à son sujet. Vient alors à l'esprit ce cliché hilarant d'une horde de journalistes guettant la star tandis qu'une femme de ménage astique le sol à leurs pieds... H2W, ou l'art du décadrage: «Tu vas à Cannes pour photographier les stars, et tu descends dans la buanderie du Carlton pour photographier les repas-sœuses», sourit-il avec cette simplicité teintée d'humour qui ne devait pas empêcher quelques franches engueulades en rédaction. Et l'artiste (c'en est un, ses clichés l'affirment) finira par prendre ses distances avec la presse, préférant s'épanouir au sein de l'agence VU, créée par Caujolle, qu'il rejoint dès ses débuts et qu'il ne quittera plus.

Causes discrètes

Bien sûr, il lui arrive alors d'accepter quelques mandats publicitaires pour tourner. Mais ces six minettes en nuisette par moins 6 degrés lors d'un shooting pour *Vogue* achèveront de le convaincre: lasser l'œil sur le déjà-vu ne l'intéresse plus, il lui faut engager le regard. Auprès des siens, pour la série *Pauline et Pierre* qui met en scène ses deux enfants. Mais aussi auprès de ceux qui se battent pour leur terre. Dans la série *Les Paysans* (dont certains clichés paraîtront dans *La Liberté*), dans le film *Adieu l'armilla*, réalisé avec Didier Schmutz, qui documente l'ultime estivage du paysan de Treyvaux Robert Guillet, mais encore en Afrique ou aux Philippines. Un travail nourri d'humanisme, honoré du prestigieux Prix Niépcé en 1990.

De quoi l'encourager à brandir encore son objectif au service de causes discrètes, dont celle du Sahara occidental. Aux côtés de Didier Schmutz, il y découvre les victimes d'une décolonisation ratée. Les deux ne cesseront d'y retourner pour documenter méticuleusement le douloureux exil des Sarahoui, jusqu'à ce dernier voyage en 2009. «Depuis, Didier est parti cultiver des papayes en Afrique, et moi je cultive des élèves», sourit ce professeur à l'Ecole supérieure artistique de Bruxelles. Oui, revenu partager son savoir là où, à 25 ans, il venait s'abreuver de conseils avant de partir élever le monde au carré. »